



# L'argent dans *The Good Soldier* de Ford Madox Ford

Joëlle Harel

► **To cite this version:**

Joëlle Harel. L'argent dans *The Good Soldier* de Ford Madox Ford. *Alizés: Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion)*, 2007, *Identities and Voices*, pp.153-163. hal-02343074

**HAL Id: hal-02343074**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02343074>**

Submitted on 1 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ***L'argent dans The Good Soldier de Ford Madox Ford***

**D**ans *The Good Soldier*, Ford Madox Ford voulut, comme le remarque Frank Kermode<sup>117</sup>, décrire d'une manière impressionniste un monde en voie de disparition: celui des rentiers britanniques qui passent de leur domaine aux beaux hôtels des villes d'eau pour y rencontrer leurs relations internationales. Ceci permet une lecture multiple du roman en ayant recours à diverses clefs, comme celle de l'argent, pour définir les relations profondes qui lient les personnages entre eux. Ford concentre l'intrigue de son roman entre deux couples que vient rejoindre à la fin Nancy, la pupille de Leonora ; ces cinq personnages principaux sont liés par les liens de la passion et ils offrent le spectacle de leurs intrigues à John Dowell, narrateur et époux d'une des protagonistes du trio infernal. John présente tout d'abord les deux couples au lecteur comme appartenant à la catégorie des riches propriétaires. Il tient à donner ce renseignement fondamental pour lui, alors qu'il laisse dans l'ombre la plupart des informations concernant le cadre dans lequel évoluent les personnages principaux de son histoire. Dès le début, le rôle de l'argent est un élément essentiel pour comprendre les relations qui lient les héros du roman entre eux : « It was taken for granted that we were both sufficiently well-off to afford anything that we could reasonably want in the way of amusements fitting to our station—that we could take motor cars and carriages by the day; that we could give each other dinners and dine our friends » (30).

### ***Edward, du seigneur féodal anglais au mari entretenu***

Le mariage de Leonora et d'Edward fut arrangé par leurs pères respectifs. L'union de l'une des filles de cet Irlandais, anciennement officier de l'armée anglaise, aurait pu être bénie des dieux. La beauté de Leonora a séduit le jeune officier lors de sa visite en Irlande,

---

<sup>117</sup> « Ford ... knew that 'life does not narrate' and he believed that to write novels ... was to tell lies. He wanted to be the historian of a civilisation, but in the Jamesian way » (Kermode 331). « We are in a world of which it needs to be said that plural readings are possible (for this is true of all narrative) but that the illusion of the single right reading is possible no longer » (336).

lancée à la famille Ashburnham malgré la faiblesse des ressources financières du Colonel Powys : « On the other hand the expenditure upon mere food and extra sheets for a visit from the Ashburnhams to them was terrifying too. It would mean, mathematically, going short in so many meals themselves, afterwards. Nevertheless they chanced it and all the three Ashburnhams came on a visit to the lonely manor-house » (94). L'argent est un élément fondamental de ce mariage puisque le Colonel Powys doit convaincre sa femme d'accepter la demande en mariage d'Edward, qui, au mépris des usages, a demandé la main de leur troisième fille. En effet, la famille n'a plus les moyens d'organiser la visite d'un autre prétendant qui se serait plié aux coutumes en se liant à la fille aînée.

De retour en Angleterre, Leonora comprend qu'Edward se considère comme le seigneur féodal local : il se plaît à exercer sur ses gens un pouvoir indulgent et n'hésite pas à financer des associations caritatives destinées à secourir les malheureux de sa région ou les centres d'apprentissages. Il remet aussi volontiers les fermages de ses employés, car il sait que les temps sont durs pour l'agriculture<sup>118</sup>. Edward regimbe devant les reproches de sa femme affolée par ses largesses répétées envers les nécessiteux qu'il croise. Il rejette la perspective de vivre plus modestement et de déroger à l'image qu'il s'est forgée de sa propre stature dans la contrée. « Edward began to perceive a hardness and determination in his wife's character. He seemed to see a net closing round him — a net in which they would be forced to live like one of the comparatively poor county families of the neighbourhood. And ... Leonora was worrying about his managing — of the estates. This appeared to him to be intolerable » (98).

En exerçant, par la suite, le rôle d'intendante du patrimoine familial, Leonora dévirilise<sup>119</sup> son mari en lui retirant son pouvoir de décision concernant les finances du couple et le déroulement de sa carrière d'officier. En effet, Leonora doit prendre le contrôle juridique du domaine de Branshaw pour le sauver des hypothèques à

<sup>118</sup> « He was always redeeming drunkards who came before his magisterial bench; he was always trying to put prostitutes into respectable places — and he was a perfect maniac about children » (46).

<sup>119</sup> « He came even a step towards her and acknowledged, spontaneously, that she had been right in husbanding, for all those years, their resources. He said to her one day: You've done right, old girl. There's nothing I like so much as to have a little to chuck away. And I can do it, thanks to you » (122).

cause des dépenses extravagantes du beau capitaine<sup>120</sup> à Monte Carlo: « We're on the verge of ruin. Do you intend to let me pull things together? .... And poor dear Edward knew nothing — absolutely nothing. He did not know how much money he had, as he put it, 'blued' at the tables. It might have been a quarter of a million for all he remembered » (110).

L'épisode déclencheur de cette prise de contrôle par Leonora est la malencontreuse aventure qu'Edward veut s'offrir en achetant les faveurs d'une courtisane du grand duc de Russie dans la principauté monégasque. Cette dame aux mœurs légères sait extorquer à l'officier naïf une somme considérable<sup>121</sup>, entre deux soirées passées au casino à perdre des dizaines de milliers de livres sterling. Leonora découvre à cette occasion un mari pusillanime, incapable de faire face à la situation, qui préfère fuir ses responsabilités en renonçant à régler ses dettes à l'insu de sa femme comme son devoir l'exige. Leonora décide de sauver le patrimoine de la famille devant la défaillance de son mari, ce qui entraîne un changement radical dans les relations du couple et ses rapports à l'argent : « Well, Mrs. Ashburnham had simply forced Edward to settle all his property upon her ». (44)

Le manque d'harmonie sentimentale et la mésentente physique qui se sont installés entre le capitaine et son épouse sont renforcés par le mépris que Leonora éprouve à cet instant envers son mari, car Leonora doit se rendre chez différents usuriers (44) pour rembourser les dettes contractées par son mari à Monte Carlo pour un total de quarante mille livres : « Anyhow she had no end of a job for the first three years, so unexpected liabilities kept on cropping up — and that

---

<sup>120</sup> « Edward plays the courtly lover and fool, confusing sex and devotion. Talking feudalism and eternal love while la Dolciquita talks cash and a month's rental. Mrs. Basil, scarcely more than the blackmailer's wife in Part One, is Edward's imagined 'soulmate,' who admires his ideals of landlordship and sympathizes with him as Leonora inhumanely reorganizes Branshaw along modern, efficient lines and even Maisie is less the pretty little simpleton at Nauheim than she is the girl to whom Edward can carry cups of bouillon when he can no longer serve his tenants as the good landlord and the father of his people » (Eggenschwiler 414).

<sup>121</sup> «She exacted a twenty thousand pound pearl tiara from him as the price of her favours for a week or so it must have been worth at that date five hundred thousand dollars and a little over» ( 44).

afflicted fool did not make it any easier. You see, along with the passion of the chase went a frame of mind that made him be extraordinarily ashamed of himself » (45).

A Nauheim, il est heureux de voir une autre de ses conquêtes, Maisie Maidan. Il s'agit de l'épouse d'un de ses officiers subalternes qui est resté en garnison en Inde. « Edward violates the duties of his station only to place [...] himself at the mercy of his loins » (Levenson 365). Fidèle à son attitude de gérante des besoins du couple, Leonora propose même à Bunny Maidan de payer le passage de Maisie pour qu'elle se repose à Nauheim, puisqu'elle souffre officiellement du cœur. Ici, cependant Leonora franchit une étape supplémentaire dans les relations perverses qu'elle entretient avec son mari, puisqu'elle offre directement au mari trompé de payer la traversée de sa maîtresse, sous couvert d'action charitable. Elle se rabaisse au rang d'entremetteuse pour fournir à Edward les moyens de poursuivre une idylle commencée en Inde.

De son côté, Maisie joue les effarouchées lorsqu'elle apprend que Leonora a payé elle-même son retour en Europe, alors qu'elle aurait préféré devoir son voyage à son amoureux (54). Elle a honte d'être impliquée dans une relation aussi étrange qui dénature la qualité des sentiments qu'elle prête à son amant. Et, pour marquer sa rupture avec Edward, elle décide de régler la note de l'hôtel. L'argent est donc bien l'instrument privilégié qui marque les relations de dépendance entre les personnages.

Ainsi, Leonora en vient-elle à régenter toute la vie d'Edward jusqu'à régler les frais encourus lors de ses brèves rencontres, en lui allouant un budget de 500 livres sterling par an. La grande passivité d'Edward laisse le lecteur perplexe puisque le capitaine préfère abandonner tous les attributs de la virilité reconnus par la société : le pouvoir de gérer son domaine, le contrôle de sa fortune, le lieu de son affectation militaire, la durée de son engagement en Inde et en dernier ressort le défraiement de ses aventures extraconjugales. Edward s'étourdit en séduisant toutes les femmes qui paraissent sensible à sa beauté virile, seule chose qui lui reste en propre. Edward n'est donc plus qu'un mari entretenu jusqu'au moment où Leonora lui remet provisoirement les comptes du domaine.

### ***La leçon magistrale de Leonora, l'Irlandaise***

Depuis l'épisode de la courtisane, cette frêle mais déterminée jeune femme de vingt trois ans, venue d'Irlande, a dû aussi se transformer en régisseur avisé, grâce aux conseils éclairés de son père, propriétaire foncier désargenté. La rupture fondamentale dans le couple est complète, car au lieu d'œuvrer ensemble pour résoudre les difficultés, Leonora se retourne vers son père pour obtenir conseils et soutien dans sa mission de sauvetage du domaine. Edward n'est plus le compagnon de ses pensées ni le chef de famille. Leonora établit des règles de gestion strictes et rigoureuses du domaine, supprime les largesses envers les bonnes œuvres auxquelles son mari tenait tant ; elle redresse ainsi la situation du domaine en quelques années. En outre, elle décide de partir avec son mari en Inde, tandis qu'elle loue Bramshaw : « The fact is that Leonora had been practising economies in her department. Two of the under-housemaids had gone and she had not replaced them; she had spent much less that year upon dress. The fare she had provided at the dinners they gave had been much less bountiful and not nearly so costly as had been the case in preceding years » (98).

Elle insista pour qu'ils ne dépensent pas davantage que la solde réglementaire, au grand soulagement des autres officiers du campement qui éprouvent des difficultés à s'aligner sur le modèle établi par le Bon Soldat (Eggenschwiler 401-03). De cette manière, Leonora devient la maîtresse absolue du destin de son mari. C'est également Leonora qui décide de la date de la fin de cet exil volontaire en Asie, une fois Bramshaw sauvé du désastre. Leonora se charge de tout, contrôle la moindre action de son mari et va jusqu'à ouvrir son courrier personnel; c'est ainsi qu'elle découvre l'existence d'un maître chanteur, un certain Colonel Basil, dont la sœur s'est laissée séduire, en Inde, par le beau capitaine. Incorrigible, Edward ira même quelques années plus tard, jusqu'à embrasser une servante dans un train pour la consoler de ses peines de cœur ! Ceci lui vaudra des poursuites juridiques et la réprobation de la communauté militaire britannique.

Leonora devient une femme d'apparence froide, toute tendue dans la volonté d'obéir aux règles catholiques<sup>122</sup> de l'épouse irréprochable et de sauver les apparences<sup>123</sup>, mais qui attend de brûler de l'amour qu'elle lit dans les yeux des conquêtes de son mari. Leonora espère, explique John au lecteur, que Maisie sera la dernière romance de son mari et que celui-ci lui reviendra enfin.

Au cours de toutes ces années d'humiliation secrète, Leonora puise sa force dans sa religion et dans cette relation étrange qu'elle a bâtie avec Edward, faite de soumission et d'espoir. Elle accorde donc un sursis à Edward en espérant qu'il comprendra la leçon qui suit l'épisode de la courtisane, mais la venue de Florence à Nauheim réduit à néant tous ses espoirs. Elle subit encore quelques années la situation complexe que lui impose son mari, puis pense trouver enfin la solution à ses difficultés dans le regard langoureux qu'Edward accorde à la jeune Nancy, sa propre pupille. L'auteur n'explique pas clairement les raisons qui poussent soudain Leonora à supplier son mari et sa pupille de vivre leur romance. En effet, Leonora veut exiger de Nancy ce sacrifice à sa vertu pour sauver la vie d'Edward, prétend-elle, mais se pourrait-il qu'elle soit mue par des pensées plus matérialistes, comme celle d'un divorce ? En effet il peut paraître étrange que soudain, l'épouse bafouée veuille convaincre les deux personnages de concrétiser leurs relations à un moment où elle a déjà rencontré Bayham. L'acharnement qu'elle met à persuader les deux amoureux pourrait laisser supposer qu'elle a décidé de rompre les chaînes de sa servitude et d'obtenir un divorce à son avantage. Cette hypothèse permettrait de mieux comprendre pourquoi elle fait de longues et pénibles scènes aux deux amants de cœur pour les pousser

---

<sup>122</sup> Ford, qui était catholique comme ses grands-parents, tenta de régler ses comptes avec une religion qu'il revendiquait pourtant mais dont il rejetait les lois sur le mariage et sur l'interdiction de l'adultère. Il fit d'ailleurs allusion, dans le roman, à la vie agitée de plusieurs contemporains de Luther. Il sembla très proche d'Henry VIII et de ses multiples mariages; lui-même fut condamné brièvement à la prison, à Brixton Goal en 1911, pour bigamie, car il s'était lassé d'attendre le bon vouloir de sa première épouse, Elsie, qui refusait de divorcer : or il s'était remarié avec Violet Hunt. Il entretenait par la suite de nombreuses liaisons féminines. Il prêta ainsi à Edward son besoin de séduire de nombreuses femmes et de partager pendant quelques temps leur vie. (c.f. Sarah Haslam, Open University, 28 octobre 2000, repris dans *The Literary Encyclopedia*, "Ford Madox Ford," [www.litency.com/php.speople.php?rec=tre&UID=1584](http://www.litency.com/php.speople.php?rec=tre&UID=1584)).

<sup>123</sup> « From the chilly, proper wife of the farce she has become for us the financially insecure Irish girl, the unappreciated manager of her husband's estate, the proudly threadbare martyr, the fanatical Catholic wife, the patient and disappointed woman who waits for her husband's return » (Eggenschwiler 349).

dans les bras l'un de l'autre. Mais Edward ne veut pas suivre le plan échafaudé par Leonora. Il est ironique de constater qu'après avoir caché aux yeux du monde pendant tant d'années les frasques de son mari, elle supplie en vain les deux amants de cœur de passer à l'acte pour atteindre son but.

De son côté, Edward a également saisi qu'un changement fondamental s'est produit dans ses relations avec Leonora et qu'à la différence des années précédentes, cette fois-ci, sa femme est décidée à le faire prendre en flagrant délit d'adultère pour se libérer de lui. Il ne peut donc même plus continuer d'oublier ses devoirs entre les bras d'une tendre amie. Sa relation avec Leonora, quoique douloureuse lui est indispensable et il ne peut envisager de continuer à vivre sans elle et sans leur style de vie. Ayant peut-être le sentiment d'être arrivé à une étape de sa vie, et renonçant à lutter pour rétablir la situation, il redécouvre son courage de militaire et se tranche la gorge. Veuve et donc libre, Leonora hérite de son époux et peut donc se remarier avec Rodney Bayham, au grand désespoir de John qui avait rêvé brièvement d'épouser cette femme magnifique.

Après les frustrations et les déceptions de Leonora et les égarements d'Edward, après les tumultes et les malheurs, vient le temps de l'harmonie pour la jeune veuve qui peut occuper véritablement sa place d'épouse dans la société aux côtés de Bayham, qui lui offre sa protection et un amour paisible. Cet homme accepte d'assumer les missions d'un mari, d'un chef de famille et d'un gérant du patrimoine familial. En outre, son sens de l'économie domestique, dont se moque John, correspond aux principes inculqués à Leonora dans sa jeunesse : « Her husband is quite an economical person of so normal a figure that he can get quite a large proportion of his clothes ready-made. That is the desideratum of life, and that is the end of my story » (161). Mais cet homme sans surprise rassure Leonora qui éprouve un besoin immense de sécurité, après les souffrances qu'elle a endurées auprès d'Edward. La jeune femme peut enfin s'épanouir et mener le style de vie qu'elle avait espéré connaître en premières noces. Bayham est suffisamment responsable de ses actes pour assumer ses menus plaisirs à l'insu de sa femme. Celle-ci peut se consacrer aux joies de la maternité et de la vie conjugale sans risquer de



voir apparaître ni usuriers ni maîtres chanteurs. Elle peut faire confiance à Rodney pour choisir avec discernement et discrétion ses maîtresses, suppose avec malice John, animé par la jalousie du rival malheureux.

***John : un rentier américain***

Le mariage de John et de Florence est la grande aventure de la vie du narrateur. John est assez riche pour qu'elle le choisisse comme partenaire et, en apparence, assez faible pour qu'elle puisse lui imposer la présence de Jimmy sous son toit. Puis vient la grande rencontre, celle de ce couple flamboyant qui lui donne le spectacle de ses émotions intenses sans qu'il se mette en scène directement<sup>124</sup>. Sa fortune personnelle, dont le lecteur n'apprend qu'à la fin du roman l'importance considérable, augmentée des dons de l'oncle de Florence, trompé par les rapports laudatifs sur la vie que mène Florence, lui procure l'opportunité de voyager et de se soumettre aux caprices de Florence qui, sans doute, a connu d'autres aventures avant de succomber aux charmes d'Edward. Mais Florence au bout de quelques temps refuse de laisser échapper le beau capitaine car elle nourrit le fol espoir de vivre à Bramshaw dans l'ancien château de sa famille (70).

Le suicide de Florence s'explique, peut-être, par la crainte soudaine de voir sa vie dissolue connue de tous, car à la vue de l'Américain dans le hall de l'hôtel, elle comprend qu'elle risque de rencontrer à tout moment une personne qui pourrait ternir sa réputation. Florence se rend enfin compte que sa fortune ne la protège plus. Quelques mois plus tard, John fait un constat parallèle : puisque le monde ne lui offre plus de telles comédies de mœurs, son immense fortune devient inutile. Il choisit d'attendre la mort paisiblement dans le château d'Edward : « I am that absurd figure, an American millionaire, who has bought one of the ancient haunts of English peace [...] No one is interested in me, for I have no interests » (161).

John vit de ses rentes et il retourne brièvement à Boston pour régler la succession de Florence; cet épisode met en scène la famille de la défunte et John, chacun accompagné d'un avocat afin de re-

---

<sup>124</sup> John se réjouit même qu'Edward chasse Jimmy de la vie de Florence et s'impose comme l'amant en titre.

specter les dernières volontés de l'oncle disparu dont a hérité Florence. John y tient absolument alors qu'il n'existe aucune obligation juridique, Florence étant morte intestat. John veut expliquer ici au lecteur la raison qui pousse les riches Américains à laisser un monument à leur gloire, après leur disparition, plutôt que d'obéir aux lois de la solidarité familiale. Obéissant à cette tradition, Dowell s'obstine à donner un million et demi de dollars à des institutions caritatives qui doivent prendre en charge des malades cardiaques et pulmonaires, puisque la cause réelle du décès de l'oncle de Florence n'a pas été clairement établie ! Tandis qu'il préfère laisser les deux tantes de Florence vivre chichement et ne pense pas à doter sa propre famille qui a pourtant connu des revers de fortune : « But moral problems of that description and the giving of millions to institutions are immensely serious matters in my country. Indeed, they are the staple topics for consideration amongst the wealthy classes. We haven't got peerages and social climbing to occupy us much, and decent people do not take interest in politics or elderly people in sport. » (129). John se console en pensant que son neveu Carter recevra plus tard le restant de sa fortune. Cette désinvolture par rapport à sa propre famille est d'autant plus curieuse qu'il vit lui-même des revenus de son immense héritage. Peut-être faut-il voir ici une vengeance envers des parents qui n'auraient pas apprécié son style de vie ? Son seul souci était de repartir le plus rapidement possible vers le trio que forment désormais Nancy, Leonora et Edward en espérant inconsciemment être le témoin de leurs nouvelles aventures. Il est vrai que son souhait est exhaussé<sup>125</sup>.

Curieusement, tout comme Edward, John pare l'argent de valeurs masculines : « I had been kept for twelve years in a rarefied atmosphere; what I then had to do was a little fighting with real life, some wrestling with men of business, some travelling amongst larger cities, something harsh, something masculine. I didn't want to present myself to Nancy Rufford as a sort of an old maid » (84). Mais l'esprit de la pauvre Nancy s'égaré avant que John ait le temps de lui prouver ses compétences viriles dans le domaine de la finance.

---

<sup>125</sup> « [The world] is a comedy for those that think and a tragedy for those who feel » (Cassell 164).

Il s'attribue donc une somme suffisante pour couvrir ses dépenses courantes à Bramshaw en complément des revenus du domaine, mais d'un montant trop modeste pour lui permettre de se lancer dans de grands projets. Désormais, compagnon attentif de Nancy, John attend la délivrance finale en économisant ses ressources, son énergie et ses forces.

### *Conclusion*

La « triste histoire » que raconte John Dowell se termine donc avec la disparition du personnage dont Dowell se sent le plus proche : Edward. John admirait le beau capitaine ; il aurait voulu avoir ses audaces envers les femmes, sa beauté physique et son courage. Il lui envie même son suicide, lui qui attendra la fin paisiblement dans la salle d'armes d'Edward sans oser toucher aux fusils ni aux sabres. John ne donnera pas une explication unique à la tragique disparition d'Edward, selon son humeur il rejettera le blâme sur Leonora ou sur les circonstances multiples de la vie de son ami. Le lecteur, à sa suite, tente de comprendre les raisons qui ont poussé Edward au suicide et les liens qu'il a entretenus avec les autres personnages. Peut-être, la corde qui enserre de manière inextricable « Le Bon Soldat », Edward Ashburnham, est-elle d'abord tressée par lui-même et son besoin de séduire, puis par sa vertueuse épouse, Leonora, qui utilise contre son mari, la seule arme que la loi et les circonstances mettent à sa disposition : la prise de contrôle de la gestion des finances de son mari, afin de diriger une partie croissante de la vie du couple. Épuisé par les demandes de sa femme de lui accorder le divorce, par la lutte qu'il mène contre lui-même pour ne pas succomber à la tentation et accepter de prendre Nancy dans ses bras, et effrayé à l'idée de vivre uniquement avec sa femme et de dépendre financièrement de nouveau de Leonora aux yeux de ses gens, Edward veut, peut-être, reprendre le contrôle de sa vie et décider de son avenir. John comprend le sens définitif de leur dernière conversation et respecte cette décision pour en tirer une conclusion partielle : « Leonora ... taught Edward a lesson — the lesson of economy .... Well, it finished him » (127).

*Joëlle Harel*<sup>126</sup>

---

<sup>126</sup> Université de Paris XII-Val de Marne (France).

## Bibliographie

- CASSELL, Richard, A. *Ford Madox Ford. A Study of his Novels*. Baltimore: John Hopkins University Press, 1962.
- KERMODE, Frank. « Recognition and Deception » from “Novels: Recognition and deception,” in *Critical Inquiry*, 1.1 Sept. 1974, 103- 21.
- EGGENSCHWILER, David. « Comical-Tragical Illusions », in « Very like a Whale : the Comical-Tragical Illusions of *The Good Soldier*” Genre 12. 3, University of California, Fall 1979.
- FOATA, Anne. « 'Beati Immaculati': à propos de l'épigraphe *The Good Soldier* de Ford Madox Ford », in, [www.irma.u-strasbg.fr](http://www.irma.u-strasbg.fr).
- FORD, Madox, Ford. *The English Novel, From the Earliest Days to the Death of Joseph Conrad*. Manchester: Carcanet Press, (1930), 1983.
- SAUNDERS, Max. *Ford Madox Ford, A Dual Life*, vol. I, *The World Before the War*, vol. II, *The After-War World*. Oxford: Oxford University Press, 1996.
- LEVENSON, Michael. « Character in *The Good Soldier* », from *Twentieth Century Literature*, 30.1, 1984.

